

La Loire angevine

La Loire étend son cours sur plus de mille-six kilomètres. Le mont volcanique où elle prend sa source a l'aspect d'un dôme pelé et aride. C'est de trois résurgences, pas moins, qu'elle puise sa force. Il lui en faudra ; l'embouchure est loin, les tracas à affronter sont nombreux, mais la diversité des paysages traversés exaltera son courage.

Après une suite de clapotis sur les roches verdâtres, elle s'élanche, la voilà partie, toute chargée d'alluvions qu'elle distribuera généreusement au fil de son voyage. Combien d'heures lui en coutera-t-il avant d'atteindre l'océan ? Pour le savoir, il eût fallu que de doctes savants isolent quelques gouttes de son eau, qu'ils les suivent. La tâche aurait été trop rude, trop peu lucrative, pour qu'ils voulussent s'en charger, et à quoi cela servirait-il de le savoir ? Il faut un certain temps, c'est tout !

Lorsqu'elle atteindra l'Anjou, la Loire sera à l'apogée de son âge, mature sans être lasse ! Elle s'autorisera encore quelques ébattements, quelques débordements aussi. Car, sous son air bonhomme, elle ne rechigne pas à la colère. Tant pis pour les digues trop fragiles, les maisons trop basses : elle inonde, elle gronde. Nombre de plaques d'email apposées ici et là témoignent de ces violences. En signalant les niveaux de crue atteints, elles rappellent qu'à cette apparente douceur, il ne faut pas trop se fier. Bien des hommes sont morts de s'y être laissé prendre.

Une fois le calme revenu, les bancs de sable refont surface, les arbrisseaux se redressent. Il n'est alors pas rare d'apercevoir une famille de cygnes qui, sous l'autorité d'un mâle coryphée, s'essaie au ballet. Plus loin, ce sont des hérons dédaigneux qui guettent leur pitance. La Loire musarde, elle bombe le torse, sure de sa force tranquille. Elle s'octroie le temps d'admirer les châteaux, robustes et riches édifices aux murs de tufeau et aux couvertures d'ardoises — celles de Trélazé, les seules qui vaillent.

Certains prétendent qu'elle sourit parfois, lorsque, au détour d'un méandre, elle entrevoit les maisons troglodytiques, creusées à flanc de falaises. Les ouvertures aménagées et équipées de fenêtres à petits carreaux lui feraient songer à des lunettes de clown collées sur le calcaire..., ces arguments sont peu convaincants !

Il n'est plus temps de rire, « vas-y ! » semble lui ordonner une voix intérieure. En effet, voici l'embouchure, voici l'océan. Depuis Nantes, elle a goûté au sel, maintenant il faut y aller, c'est sa destinée. À la mer va l'eau, celle des grands fleuves comme celle des petites rivières.

Philippe Deniard